

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FEUILLETON.

RECUEIL DE LITTÉRATURE.

VOL. II. MONTREAL, LE MARS, 1867. No. 11.

SOMMAIRE.—Avis des Éditeurs.—
Chronique de la Quinzaine.—Littérature
Étrangère.—Légendes et Histoires Irlan-
daises.—Variétés.—Annonces.

Avis des Éditeurs.

Nous avons en mains quelques col-
lections de la première année du *Feuil-
leton* (brochées), dont nous pouvons
disposer. Nous engageons nos nouveaux
abonnés à se procurer la première an-
née qui forme un joli volume de près
de quatre cents pages. Nous la leur
enverrons (franco) pour la modique
somme d'une piastre et vingt-cinq cen-
tins.

Nous invitons les amis de notre pu-
blication résidant dans les localités où
nous n'avons pas d'agent de former des
clubs d'abonnés.

Toute personne qui enverra la sous-
cription de cinq abonnements aura droit
de recevoir le *Feuilleton* gratis pendant
six mois; et celles qui enverront la
souscription de dix abonnements auront droit
à une année d'abonnement, ainsi qu'à
la prime.

Le prix de l'abonnement aux États-
Unis est d'une piastre et cinquante
cents, en *greenbacks*.

J. B. BOURDEAU, GERANT.

Chronique de la Quinzaine.

Au moment où nous commençons
notre chronique le Bill relatif à la con-
fédération a peut-être subi sa troisième
lecture; toutes les nouvelles qui nous sont
parvenues à ce sujet tendent à prouver
que le projet de Québec va être adopté
par les chambres anglaises sans change-
ments notable; la majorité du gouver-
nement Anglais est en faveur de la
Confédération; nous devons nous atten-
dre que sous peu de jours les journaux
ministériels du pays vont entonner le
chant de la victoire.

D'après une dépêche en date du
vingt-deux, publiée dans le *Globe*, la nou-
velle organisation s'appellera la Con-
fédération du Canada. (On donnera le
nom de Province d'Ontario au Haut
Canada, et au Bas celui de Province de
Québec; quand aux autres Provinces
elles conserveront leur nom actuel. Les
mêmes privilèges seront accordés aux
écoles séparées dans toutes les parties de
la Province.

La questions féniennne a donné beau-
coup d'embarras au gouvernement An-
glais dans la dernière quinzaine. La
conférence a enfin levé ouvertement en
Irlande l'étandard de la Rébellion. D'a-
près le président Robert, le moment est
mal choisi pour un coups décisifs; il ne
voit dans ce soulèvement, qu'un achar-

nement à l'extermination finale du Peuple Irlandais, s'appuyant en cela sur l'expérience de la malheureux Pologne, qui en dépit de ses efforts héroïques en mil huit cent soixante-trois, a vu en mil huit cent soixante et six, s'accomplir la ruine complète de sa nationalité. Il croit que tous ceux qui encouragent les féniens dans un soulèvement décisif se rendent coupables d'un grand crime. Cependant comme il est tout dévoué à la cause de sa malheureux patrie, il se déclare prêt à payer de sa personne et de sa fortune, du jour que l'Irlande poussera un cri de révolte unanime.

Il court beaucoup de rumeurs plus ou moins dénuées de fondement au sujet du grand chef Stephens, les uns le croient en Irlande, d'autres aux Etats-Unis, d'autres assurent qu'il été vu ces jours derniers à Paris; le fait est que le Gouvernement Anglais se donne beaucoup de trouble pour savoir au juste où le prendre; chose curieuse, Stephens est partout, et il est nulle part, ce qui montre que la société secrète des féniens garde assez bien ses secrets.

Le quatorze du courant, un parti nombreux de Féniens s'est assemblé à Killarney (Irlande) et s'est de là dirigé sur Kenmore. A la première nouvelle, des troupes anglaise ont été lancées sur leur trace sous les ordres du Col. Horsefort, C'est surtout dans les comtés de Kerry et de Cork, que la rébellion parait originer. Le parti dont nous venons de parler au nombre de huit cents hommes, sous le commandement du soi-disant colonel O'Connor ont opéré leur retraite parti dans les montagnes entre Killarney et Carry et parti dans la forêt de Toom. Il n'y a encore eu aucune engagement; le gouvernement anglais par précaution renforce ses troupes dans les lieux menacés; la surveillance de la part de la marine de la côte est plus active que ja-

mais malgré cela les Féniens ont réussi à couper plusieurs fils télégraphiques; cependant leurs tentatives à l'endroit de la rupture du câble transatlantique ont échouées jusqu'à ce jour. L'Émeute et le Pillage sont à l'ordre de jour en Irlande selon une dépêche expédiée d'Irlande à New-York par Lord Naas, secrétaire d'Irlande; et peut-être notre futur gouverneur, il n'y avait plus rien à craindre de la part des féniens le dix-neuf du courant, les paysans irlandais se montraient partout disposés à secourir l'autorité dans son action contre les rebelles, et seulement 120 personnes auraient pris part active à l'insurrection; ce qui n'empêche pas les différents cercles des Etats-Unis, à s'enthousiasmer plus que jamais à la pensée de voir soulever l'Irlande libre; partout s'organisent de nouveaux corps de volontaire dévoués corps et bien à la cause ingrate de la malheureuse Irlande. Pauvres gens!

Lors de la réunion du corps législatif, Napoléon III a, dans son discours, donné des explication sur la politique qu'il a suivi jusqu'à ces derniers temps à l'égard de l'Étranger. Les graves événements arrivés en ces dernier temps a-t-il dit ont presque accompli l'idée de Napoléon premier qui voulait l'union de toutes les grandes nations homogènes jusqu'ici séparées, et qui est le seul équilibre possible des puissances européennes. Les événements qui ont eu lieu en Italie et en Allemagne ajoute-t-il, nous ont montré la route qui conduit à la réalisation de cette idée.

Il explique ensuite le but de ses efforts faits par la France pour la consolidation du trône de Maximilien au Mexique; régénérer une nation et implanter sur son sol des idées d'ordre et de progrès; ouvrir de vastes débouchés au commerce de la France, et mériter la

reconnaissance pour les services rendus à la civilisation, tel était son désir, et celui de la France. Malheureusement l'étendue des sacrifices à imposer au succès d'une telle cause, dépassait de trop, les intérêts que l'on pouvait s'attendre à retirer de l'expédition de la cause de la retraite des troupes française du Mexique. Puis viennent les Questions de Rome et de l'Orient. La Convention du 15 Septembre dit-il a été exécutée et le gouvernement du Pape se trouve placé dans une nouvelle situation ; il se soutient par sa propre force et par la vénération que les grandes puissances ont pour le chef de l'église ; l'Europe défendra son pouvoir temporel contre les efforts des démagogues.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Legendes et Histoires Irlandaises.

IMITÉES DE SAMUEL LOVER.

LE GRAND NAVIGATEUR BARNY O'REIRDON.

III.

RETOUR DE BARNY.

(Suite et fin.)

— C'est possible, Puddy, mais toute votre science à cet égard ne vous ramènera pas chez vous, et, si vous suivez mon avis, vous renoncerez à tout espoir de revenir ainsi tout seul, vous resterez à bord de ce vaisseau, vous et vos compagnons vous vous rendrez utiles ici, et à tout événement je ne puis vous abandonner en pleine mer, avec la certitude de la mort qui vous y attend.

— Certes, je suis bien reconnaissant et bien obligé à Votre Honneur, et il n'y a qu'un gentleman qui puisse se conduire ainsi ; mais j'espère que nous n'en sommes pas encore là.

— Je crois, dit le capitaine, que vous êtes assez exposés comme cela, sans boussole et à près de cent quatre-vingts lieues de la terre !

— Et comment cela fait-il de milles, capitaine ?

— Trois fois autant.

— Je n'ai jamais appris la règle de trois, capitaine, et Votre Honneur voudra peut-être bien me dire ce que cela fait.

— Cela fait plus de cinq cents milles.

— Cinq cents milles ! s'écria Barny ! Oh ! Seigneur, ayez pitié de nous ! Comment reviendrons-nous jamais à Kin-sale ?

— C'est ce que je me demande, répondit le capitaine, venez donc à bord avec moi.

— Et le bateau, que deviendra-t-il pendant ce temps-là ? dit Barny.

— Qu'il aille à la dérive ! dit le capitaine.

— Ah ! ce bijou de bateau ! Je n'en tendrai jamais de cette oreille-là.

— Eh bien, restez-y, et périssez. Vous, décidez-vous une bonne fois : venez à bord ou courez à votre perte ?

Et le capitaine lui tournait le dos en disant ces derniers mots, quand Barny l'appela.

— Votre Honneur, lui dit-il, encore un instant, encore un mot ! Si j'allais avec vous, quand serais-je de retour ?

— Dans sept mois environ.

— Oh ! alors tout est dit, je n'irai pas.

— Sept mois sont bientôt passés.

— Pour vous, c'est vrai, dit Barny, avec un mouvement d'épaules, comme si sept mois ne pesaient pas à un riche comme le capitaine. Quand à moi, je sais que le semestre se passe assez vite quand l'homme d'affaires du lord vient nous demander le paiement de la redévance.

Et alors pourquoi ne venez-vous pas ? dit le capitaine.

— Ah ! monsieur que deviendrait ma

femme en mon absence? Peut-être que ça lui briserait le cœur, si la créature croyait que c'en est fini de moi. Eh, qui serait à la maison pour prendre soin des enfants et pour leur mettre le morceau de pain dans la bouche, si je n'étais pas là? Et peut-être seraient-ils tous morts avant mon retour! Mon cœur se briserait à cette seule pensée, si, par ma faute, il leur arrivait malheur! N'en dites pas davantage, cher capitaine; dites-moi seulement comment je dois m'y prendre pour retourner à la maison, et je prierai pour vous, nuit, jours et matin.

— Eh, bien, Paddy, dit le capitaine, puisque vous êtes décidé à vous en retourner malgré tout ce que je peux vous dire; il faut faire bien attention aux instructions que je vais vous donner les plus simples que je pourrai. Vous dites que vous connaissez les quatre directions, dans lesquelles le vent souffle, nord, sud, est et ouest;

— Oui, monsieur.

— Mais expliquez-moi cela, car il ne s'agit pas ici de vous tromper.

— Eh bien, monsieur, voyez-vous le soleil, que Dieu le bénisse! il se lève à l'est et se couche à l'ouest, ce que est bien clair; et quand vous êtes entre l'est et l'ouest, le nord est devant vous.

— Et quand le nord est devant vous, comme vous dites, l'est est-il à votre droite ou à votre gauche?

— A ma droite, Votre Honneur.

— Eh bien, je vois que vous savez cela, au moins. Maintenant, dit le capitaine, dès que vous quitterez le vaisseau, il faut vous diriger vers le nord-est, et au bout d'une semaine environ vous apercevrez la côte près de chez vous; si le vent reste comme il est maintenant, et cela est probable; mais, si vous vous détournez le moins du monde de votre route, faites-y bien attention, vous êtes un homme perdu!

— Mille remerciements à Votre Honneur.

— Et où en êtes-vous pour les provisions!

— Ma foi, nous sommes dans la plus grande détresse, en fait de vivres, car excepté les *scalpeens*, il y a quatre jours que nous n'avons rien mangé.

— Oh! les pauvres! dit le capitaine

d'un ton de sincère commisération, je vous ferai donner des provisions avant votre départ.

— Longue vie à Votre Honneur! et je boirais bien à la santé d'un aussi honorable *gentleman*.

— Je vous comprends, Paddy, vous aurez aussi du grog.

— Que le ciel verse toutes ses bénédictions sur vous, j'en conjure la vierge Marie et les douze apôtres, Matthieu, Marc, Luc et Jean, sans oublier saint Patrick.

— Merci, Paddy, mais gardez toutes vos prières pour vous-même, car vous en aurez besoin pour retourner chez vous.

— Oh! ne craignez rien; quand il faut faire une chose, je m'y mets tout entier, corps et âme. Eh! Dieu est bon, Votre Honneur, et il aura pitié de pauvres créatures comme nous, sur mer comme sur terre.

Tandis que des hommes de l'équipage mettaient à exécution les charitables promesses que le capitaine avait faites à Barny, en transportant des provisions dans le bateau, le capitaine se plaisait encore à causer avec Barny, le plus grand original qu'il eût jamais rencontré.

— Cher capitaine, lui disait Barny, comment se fait-il que vous veniez à bout de traverser ces mers et que vous alliez si loin?

— Vous ne me comprendriez pas, Paddy, si je voulais vous l'expliquer.

— Votre Honneur a raison, sans doute et je lui demande pardon, mais seulement j'étais curieux de le savoir.

— Il faut connaître bien des branches de la sciences pour devenir un navigateur.

— Des branches! dit Barny, je crois que c'est tout l'arbre de la science, qu'il faut connaître! Et cet endroit où vous allez, monsieur, ce Bengale, (ah! ce traître de Bengale, ce misérable Bengale) est-ce donc aussi loin que vous le dites?

— Oui, Paddy, la moitié du tour du monde.

— Oui, vraiment.

— Oh! alors, quand vous vous trouvez tout à fait au haut, et que vous êtes

obligé de descendre; ne craignez-vous pas de glisser sans pouvoir jamais vous arrêter? Diable, s'il ne vaut rien sur la terre de s'en aller glissant du haut d'une montagne, que sera ce sur nier?

— Mais il n'y a pas de montagne sur mer, Paddy, ne savez-vous pas que la surface de l'eau est toujours égale?

— L'eau, en effet, a quelque chose de bien plat, et je ne cherche guère à la troubler pour ma part; mais, si la surface de l'eau est plate, capitaine, comment se fait-il que vous en fassiez le tour?

— C'est une partie de la science dont je vous parlais, dit le capitaine.

— Maudite science, drôle de science! Et où est ce Bengale, que le diable emporte?

— Aux Indes orientales.

— Oh! n'est-ce pas là que vient le thé, monsieur?

— Non, le thé vient plus loin encore.

— Plus loin! mais ça doit être tout à fait le bout du monde. Et on ne le fait pas, monsieur mais il pousse.

— Oui, Paddy, dit le capitaine.

— Est-ce comme le foin, Votre Honneur?

— Pas tout à fait, Paddy; qu'est-ce qui vous met cette idée de foin dans la tête?

— Le thé vert, Votre Honneur.

— C'est très-logique, Paddy.

— Est-ce donc beaucoup plus loin que se trouve le pays du thé?

— Oui, Paddy, on l'appelle la Chine.

— C'est pour cela sans doute qu'on dit la porcelaine de Chine. Il est naturel de prendre le thé dans cette porcelaine qui vient du même endroit. J'en demande pardon à Votre Honneur; mais j'ai encore une question à lui faire sur le Japon; cet endroit, dont me parlait le grand matelot, existe-t-il? Est-ce bien là où il disait, à côté de la Chine?

— Oui, Paddy.

— Et les nègres? C'est là qu'ils sont. Et voilà pourquoi l'on donne à ce beau vernis tout noir le nom de vernis du Japon, cause des nègres?

— Les nègres sont en Afrique, Paddy, beaucoup plus près de nous!

— Que Dieu nous protège! Je ne voudrais pas être trop près d'eux, dit Barny.

— Et pourquoi cela?

— Ah! monsieur, parce que c'est à peine des mortels, et qu'ils ont la marque de la bête.

— Comment arrangez-vous cela Paddy?

— Eh! monsieur, est-ce que la nature ne leur a pas mis de la laine sur la tête pour nous apprendre que ce n'étaient guère plus que des animaux?

— Je crois, Paddy, qu'avec vos nègres vous êtes là dans la bouteille à l'encre, et que vous n'en sortirez pas, dit le capitaine en riant.

— Mon nom n'est pas Paddy, Votre Honneur, dit Barny, dont l'amour-propre commençait à se piquer, mon nom est Barny.

— Oh! quand même ce serait Salomon, vous serez assés mal loti, quand vous reviendrez chez vous, Barny.

— J'ai au moins ramassé de la science, Votre Honneur, dit Barny d'un ton significatif en s'adressant au capitaine, et que Dieu vous bénisse d'avoir été aussi bon pour moi!

— Et quel est votre autre nom? dit le capitaine.

— O'Reirdon, Votre Honneur. Barny O'Reirdon est mon nom.

— Eh bien, Barny O'Reirdon, je ne vous oublierai ni vous ni votre nom, car vous être certainement le navigateur le plus original que j'aie jamais eu l'honneur de connaître.

— Eh bien dit Barny d'un air triomphant, j'ai enfoncé au moins le cousin O'Sullivan, et c'est là une consolation. Je l'ai muselé pour le reste de sa vie, lui et son caquet, et il ne viendra plus me parler de son Fingal à moi que suis presque allé au Bengale?

— Qu'est-ce donc que ce cousin O'Sullivan? dit le capitaine.

— Oh! un gamin qui n'est pas digne de l'attention de Votre Honneur, un pauvre garçon vantard! Attendez que je sois de retour, et je le remettrai à sa place!

— Allons, Barny, puisque votre résolution est prise, plus tôt vous le mettrez à exécution, ce sera le mieux.

— Votre Honneur a raison, et certes j'ai été bien heureux de rencontrer une personne, comme Votre Honneur, qui m'a expliqué tout d'une telle manière, que c'est pour moi maintenant comme de l'imprimé.

— Êtes-vous sûr de ne pas oublier mes indications ? dit le capitaine.

— Certainement je ne les oublierai pas jusqu'au jour de ma mort, et ce sera mon devoir de prier pour vous et les vôtres.

— Ne priez pour moi que lorsque vous serez chez vous, Barny ; mais voyons, comment allez-vous manœuvrer quand vous me quitterez ?

— Le nord-est, Votre Honneur, le nord-est avant tout !

— N'oubliez pas cela ! ne changez jamais de direction jusqu'à ce que vous aperceviez la terre, que rien ne vous détourne de cet direction.

— Ce serait ma foi bien vilain de ma part, puisque c'est vous qui me l'avez donnée ! Oh ! non, entre le nord-est et moi, c'est à la vie et à la mort, et qui-conque voudrait se mettre entre moi et le nord-est, je le tuerais, fût-il mon père !

— Eh bien, adieu, Barny.

— Adieu, et que Dieu bénisse Votre Honneur et le ramène sain et sauf !

— C'est là un vœu qu'il faut faire pour vous-même ! ne vous occupez pas de moi, mais songez à vous !

— Oh ! mon Dieu, c'est comme si j'étais déjà à la maison à moins que le vent ne devienne contraire ! le nord-est fera l'affaire, Adieu, Votre Honneur, et une longue vie que je vous souhaite, un bras fort, un cœur léger et une lourde bourse, c'est ce que je prie la sainte Vierge et tous les saints d'obtenir pour vous, amen !

Et, ainsi disant, Barny descendit du vaisseau pour reprendre le gouvernail du bateau pêcheur.

Le navire et le bateau pêcheur se séparèrent pour suivre l'un et l'autre

une direction toute contraire. Quelle différence entre eux ! Le vaisseau s'avancait fièrement avec toute sa voilure, dont il était comme pavoisé, fendait les flots de la mer, manœuvré par un nombreux et habile équipage, sous la direction de chefs expérimentés. Le doigt de la science était là pour marquer la route à suivre, la carte fidèle pour indiquer les écueils et les bancs de sable, tout ce qui, en un mot, pouvait assurer sa marche.

Le pauvre petit bateau pêcheur ne fendait pas les vagues, chaque flot le soulevait sur sa cime, comme un oiseau en mer ; trois pêcheurs inexpérimentés le manœuvraient ; ils n'avaient aucun moyen certain de le diriger sur l'étendue des mers, rien que le vent et son inconstance, pour ne pas périr au milieu des flots !

La vue du vaisseau inspirait l'idée de la force et de la puissance, celle du bateau un sentiment de pitié, comme si le danger était là présent, inévitable, et que le sort de ces pauvres pêcheurs, livrés à tous les périls qu'ils allaient tenter, fût déjà fixé.

Cependant, au hurra d'adieu qui s'éleva du vaisseau, les trois marins répondirent aussi gaiement que si, des deux côtés, les chances eussent été égales, et il n'y avait pas à bord du grand navire un cœur aussi léger que celui de Barny O'Reardon.

Heureuse confiance que celle des pauvres Irlandais ! Ils ont eu souvent besoin de cette vive et bouillante ardeur qui est dans leur nature ! Avec quelle bonté Dieu les a fortifiés aussi contre les assauts de l'adversité ! Et si ils s'exposent en aveugles aux dangers, peut-on refuser sa sympathie à leur noble cœur qui les aide à en sortir ?

Mais les derniers hurras se firent entendre de moins en moins et s'éteignirent peu à peu dans la forte brise de l'Océan.

Le pauvre Barny se sentit bien isolé lorsqu'il n'entendit plus le son de ces voix amies.

Au milieu de la vague qui venait se briser contre son petit bateau ne se mêlait plus le son d'aucune parole humaine. En frappant son oreille, ce bruit

de la brise, toujours le même, lui allait au cœur.

Mais il reprit courage, agita son chapeau, et le vaisseau répondit à ce muet signal.

— Eh bien ! Barny, dit Jim, qu'est-ce que le capitaine vous a dit tout le temps que vous avez été avec lui ?

— Laissez-moi tranquille, dit Barny, je te répondrai quand nous aurons perdu le vaisseau de vue, pas un mot auparavant. Je le suivrai des yeux, ce vrai gentleman, tant qu'il pourra apercevoir le humier de son vaisseau, et je lui enverrai toutes mes bénédictions, et je prierai pour son bonheur partout où il ira, car, c'est un homme de la bonne sorte, s'il en fut.

Et Barny tint parole, et quand ses yeux eurent tout à fait perdu le vaisseau de vue, le capitaine put compter sur la bénédiction d'un pauvre homme.

Ce fut, alors que Barny sentit à quel point il était seul et abandonné ; mais il se fia en la bonté de la Providence, et, dans l'effusion d'une muette prière, il se remit entre les mains de son Créateur.

Avec un admirable courage il montra devant ses compagnons un calme qui était loin de son cœur. Et qui ne sait combien le fardeau de l'inquiétude devient plus lourde quand nous n'avons personne avec qui le partager ? Ce n'est pas tout, il fallait même que Barny affectât de la confiance, de la gaiété presque, car non-seulement il n'avait pas à compter sur la fermeté de ses compagnons, mais il craignait de leur laisser voir à quel point il leur en avait imposé dans cette affaire.

Barny avait heureusement un grand cœur, et il était un acteur admirable.

Toutefois, pendant la première heure qui suivit la séparation du grand navire et du bateau-pêcheur, il ne put reprendre toute sa présence d'esprit, et, de temps en temps il jetait un regard involontaire sur les point où il l'avait aperçu pour la dernière fois. Le pauvre Barny avait perdu son guide.

La nuit vint, et Barny resta au gouvernail tant qu'il put résister au som-

meil, puis il le confia à l'un de ses compagnons avec des instructions très-particulières sur la manière de le diriger, et la recommandation expresse, si le vent venait à changer, de l'éveiller aussitôt ; mais il ne put dormir longtemps, en proie qu'il était à une anxiété fiévreuse, et à peine le jour venait-il, de paraître lorsqu'il s'éveilla.

Il se trottait encore les yeux, lorsqu'il crut apercevoir un vaisseau dans la jointain. La clarté devenant de moment en moment plus grande, il n'y eut bientôt plus à douter que ce vaisseau ne fît voile vers le bateau-pêcheur.

A bord du navire, la vue de ce petit bateau en pleine mer excitait la même surprise qu'elle avait déjà causée au bâtiment qui se dirigeait vers le Bengale ; et, au bout d'une heure, le grand vaisseau fut, assez proche pour héler le bateau et lui ordonner de se tenir sous le vent.

— Du diable, dit Barny, si je me détournerai de mon nord-est, fût-ce pour le roi d'Angleterre ! Voyez donc est-ce que je n'ai pas autre chose à faire que de chercher à vous être agréable ?

On le héla encore une fois.

— Oh ! du diable si je bouge !

On le héla une troisième fois.

— Parlez plus haut, dit Barny en continuant à suivre même direction.

On lui tira un coup de canon droit devant.

— Cette fois, dit Barny vous avez parlé plus haut.

— Prenez garde, Barny, crierent en même temps Jim et Pierre ; morbleu ! nous serons tués, si nous ne nous mettons pas sous le vent du vaisseau.

— Eh bien ! nous sommes perdus aussi, pour peu que nous nous détournions du nord-est, et cela revient au même. Qu'ils tirent sur nous s'ils veulent, cela vaut mieux encore que de mourir de faim. Je vous répète que je ne me détournerai de la direction du nord-est pour aucun homme qui vive.

Un coup de canon à boulet fut tiré, et le boulet tomba dans l'eau, en passant devant le bateau-pêcheur.

— Bad ! manqué, dit Barny.

— Oh ! mon Dieu, dit Jim, n'avez-

vous pas vu le boulet sauter dans l'eau devant vous ? Pensez donc à ce qui pouvait nous arriver, si nous aussi nous avions sauté avec lui.

— Nous aurions pris la balle au bond, reprit Barny en riant, comme dit le vieux proverbe :

Un autre coup de canon fut tiré, mais sans plus d'effet.

— Je crois que c'est un homme de Counaught qui pointe, dit Barny avec dérision.

Cette plaisanterie plut tellement à Jim et à Pierre, qu'elle les fit rire au milieu de leur terreur.

Il y eût encore un second coup de canon de tiré, mais qui ne leur fit pas plus de mal.

Allons, n'y faites pas attention, dit Barny d'un ton méprisant. Les chiens qui aboient ne mordent pas, comme dit le vieux dicton.

Et le bateau-pêcheur fut bientôt hors de la portée du vaisseau.

— C'est bien malheureux vraiment, dit alors Barny, que je n'aie pas voulu aller à bord pour leur faire plaisir. Maintenant, qui a raison ? Ah ! Jim, laissez-moi faire ; m'av-z-vous jamais vu me tromper ?

— Oh maintenant que vous êtes sorti du bois, vous pouvez-vous moquer des voleurs ; mais moi, il me semble que nous nous exposons aux plus grands dangers avec ces boulets qui pleuvaient sur nous !

— Eh bien, après ? dit Barny, puisqu'ils n'y entendaient rien, et que je le savais ; d'ailleurs comme je vous l'ai dit, je ne me détournérai de la direction du nord-est pour aucun homme qui vive.

— Eh bien, en voilà du nouveau dit Pierre. Eh pourquoi ne nous parlez-vous plus que du nord-est de puis que nous avons quitté le grand vaisseau ?

— Est-tu donc si ignorant, dit Barny, que tu ne saches pas qu'en navigation il faut courir bien des bordées avant d'arriver au port,

Seulement, dit Jim, il me semble que nous retournons à Kinsale, et je n'en vois pas la raison.

— Moi ! dit Barny, qui croyait nécessaire de mystifier un peu ses compa-

gnons ; le capitaine, voyez-vous, m'a dit que je faisais un grand tour, et m'a conseillé de prendre une autre route.

— Ma foi, je n'avais jamais entendu dire, dit Jim, que la mer fut ronde et qu'on en fit le tour.

— Eh ! c'est là un des secrets de la navigation et des branches diverses de la sciences qui fait le grand navigateur ; c'est de quoi le capitaine et moi, Dieu le bénisse ! nous causons à bord ; et, comme un vrai gentleman qu'il est : "Barny, qu'il dit. — Monsieur, que je lui dit. — Vous avez fait le grand tour, qu'il dit. — Je sais cela, lui dis-je, parce que j'aime à prendre le large, dans les moments critiques. — Parle comme un vrai marin, qu'il dit. — Ce sont mes principes, que je lui répond. — Ce sont les bons, qu'il dit, sans vouloir vous offenser, je crois que vous avez eu tort de passer par ce détroit. . . — Et devant ce cap à trois pics ? lui dis-je. — C'est juste l'endroit, dit-il. Je vois que vous le connaissez. — Aussi bien que mon propre père, lui dis-je. . ."

— Mais, Barny, dit Jim en l'interrompant, nous n'avons vu ni cap ni détroit.

— Chut ! chut, dit Barny, Taisez-vous ! Nous sommes passés là pendant la nuit, et vous n'y avez vu que du feu. Eh bien, comme je le disais, je connaissais le détroit et le cap aussi bien que mon propre père ; mais ensuite j'ai mieux aimé gagner le large, comme on dit ; le plus long est le plus court, et j'ai fait le grand tour, lui dis-je. — Vous êtes un bon marin, dit-il, et vous auriez bien fait en toute autre circonstance ; mais c'est impossible maintenant, entièrement impossible, à cause de la guerre, dit-il. — Ah ça ! que je lui dis, quelle guerre ? — Eh ! n'avez-vous pas entendu parler de la guerre ? dit-il. — Le diable si j'en sais un mot ! lui dis-je. — Quoi ! dit-il, les nègres ont déclaré la guerre au roi de Chine, parce qu'il leur a refusé du thé ; et qu'ont-ils fait encore ? ils ont mis un *lumbago* (1) sur tous les vaisseaux qui font le grand tour ; et voilà pourquoi j'ai des canons, comme ; vous pouvez le

(1) Pour *embargo*.

voir ; je vous conseille donc de vous en retourner chez vous au plus vite, car vous n'avez point d'artillerie, et vous êtes juste sur la route. — Et maintenant, n'es-tu pas heureux que je n'aie rencontré, ce capitaine, car nous aurions pu être pris par les nègres (et mangés vivants ?

— Ah ! alors, c'est ma foi bien vrai, dirent Jim et Pierre, et quand serons-nous de retour ?

— Ah ! ne vous inquiétez point de cela, dit Barny ; Vous le verrez quand vous arriverez ; mais laissez-moi encore vous parler du capitaine et du grand navire. Il disait, vous le savez, qu'il avait des canons à cause des nègres, et quel soin il prend de ses canons. Il a raison, ma foi, car ses canons, c'est son salut. Sur ma conscience, il n'en prend plus de soin qu'on ne ferait d'enfants à la mamelle. Je l'ai entendu faire aux matelots des recommandations à leur sujets, mais des recommandations !... Ne leur disait-il pas de les bien découvrir ?

— De les couvrir ! dirent à la fois ses deux compagnons tous surpris ; est-ce que l'on habille des canons ?

— C'est la vérité que je vous dis, reprit Barny. J'ai horreur du mensonge ; il parlait de leurs tabliers et de leurs culottes.

— Oh ! voilà une idée ! dirent Jim et Pierre tout surpris.

Et il en était de même de tous le vaisseau. Il était aussi propre qu'une épingle neuve. J'étais honteux de mettre le pied sur le pont, qui était si bien tenu, et qu'on avait peint de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; puis on y voyait tant de curiosités : au lieu d'une barre, pour manœuvrer comme ce bijou de bateau, il avait une roue comme une voiture ; et il a la plus drôle de chose que vous avez jamais vue pour indiquer la route, comme le capitaine me l'a donné à entendre, une espèce de petite machine ronde, dans un vase, qui s'en va se dandinant de droite et de gauche, comme si elle ne savait pas son chemin, bien loin, de pouvoir le montrer aux autres. Et ma foi, si c'est comme ça qu'ils sont forcés, ce ne peut être qu'avec beaucoup de crainte et de trem-

blement.

C'est ainsi que Barny, mélangé le vrai et le faux, faisait à ses compagnons des récits merveilleux sur le vaisseau du capitaine, et s'efforçait d'occuper leur attention pour les distraire de leur propre situation, et pendant deux jours Barny et le bateau continuèrent ainsi à manœuvrer chacun à leur manière.

Le troisième jour Barny éprouva des craintes pour son nord-est, à l'apparition d'un gros brick qui se montra en vue, et qui à mesure qu'il approchait semblait de plus en plus croiser le chemin à Barny.

— Que le diable t'emporte ! dit Barny, faut-il donc absolument que tu viennes te mettre devant moi ?

— Ohé du brick ! cria Barny, en remettant le gouvernail à l'un de ses compagnons ; malheur à toi, veux-tu bien sortir de mon nord-est !

Le brick, au lieu d'obéir à cet ordre, se dirigea vers le bateau pêcheur.

— Voyez-vous cela ! cria Barny ; et il frappa du pied avec rage. Voyez-vous ces gueux qui se plantent là tout exprès pour perdre un pauvre homme comme moi ! Odieuses créatures, voulez-vous vous en aller ? ou je me jette sur vous ; et, si nous allons au fond, ce n'est pas moi qui vous repecheraï ! Soyez maudits, brutes que êtes, qui ne voulez pas sortir de mon nord-est !

Des malédictions, Barny passa aux prières, quand il fut plus près du vaisseau.

— Au nom du ciel et de sa miséricorde, ne vous mettez pas sur mon chemin ! Que le Seigneur vous récompense, sortez de mon nord-est ! Que les anges fassent votre lit dans le ciel ; mais ne me perdez pas ici !

Le brick restait insensible à toutes les supplications de Barny, et celui-ci désespéré, enroué à force d'avoir mêlé les prières aux malédictions, finit par un duo de malédictions et de prières, où il déplorait le sort cruel d'un homme auquel on prenait son nord-est !

— Ohé ! cria une voix du brick, amenez votre gouvernail, ou vous allez être bord à bord avec nous. Carguez vos voiles... Que faites-vous là ?

Il est vrai que le brick était, si bien sur la route de Barny, que, si le bateau n'avait pas fait aussitôt le manœuvre indiquée, il se fût trouvé bord à bord avec le navire, et fût allé se briser contre sa lourde coque, près de la quille. Il était maintenant arrêté.

Un homme pâle et maigre adressa du pont la question suivante à Barny :

— Pourquoi être-vous ici ?

— Il me semble que j'aurai encore plus le droit de vous demander ce qui vous amène vous-même dans la direction de *ou nord-est* ?

— D'où venez-vous ?

— De Kinsale; et je suis sûr que vous ne venez pas vous-mêmes d'un meilleur endroit.

— Quel est le lieu de votre destination ?

— Fingal.

— Fingal. . . Ou est Fingal ?

— N'êtes-vous pas honteux de ne pas savoir où est Fingal ?

— Ce n'est pas, dans cette mer.

— Oh ! voilà tout ce que vous en savez ! dit Barny.

— Vous avez un bien petit bateau, pour être si loin en mer. Je suppose que vous avez des provisions à bord.

— Certainement nous en avons ; et, si nous n'en avions pas, l'endroit ne serait guère commode pour nous en procurer.

— Qu'avez-vous à manger ?

— Les plus beaux *scalpeens*.

— Qu'est-ce que c'est que des *scalpeens* ?

— Êtes-vous donc si ignorant, dit Barny, et ne savez-vous pas que des *scalpeens* sont des maquereaux salés ?

— Il fait nous en donner, car voilà trois jours que nous n'avons rien à manger, et du poison salé vaut encore mieux que rien.

Ce brick était un vaisseau marchand américain que des vents contraires avaient beaucoup retardé dans sa traversée, et, quoique l'eau ne lui eût pas encore manqué, ses provisions étaient épuisées, l'équipage se trouvait réduit à une véritable famine. Dans une telle détresse, l'arrivée de Barny O'Reardon et de son bateau pêcheur était provi-

dentielle pour le gros brick, et le mot de la Fontaine, avec vous, tout cela.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi, recevait son application, tandis que Barny O'Reardon trouvait l'occasion d'échanger son poisson salé contre une quantité de sucre et de rhum d'une toute autre valeur.

Barny, cependant, regretta beaucoup que le brick ne se rendit pas en Irlande, car il aurait pu encore suivre son système particulier de navigation ; mais, comme il ne lui aurait servi de rien de rester avec le brick, il rentra dans la direction du nord-est et continua à faire voile vers Kinsale.

Barny était fort satisfait d'ailleurs d'avoir vendu sa cargaison. D'abord il en avait obtenu le meilleur prix possible ; ensuite il put ainsi couvrir sa retraite et donner une valable à ses compagnons pour n'être pas allés à Fingal, malgré tous les dangers qu'ils avaient courus avec lui et le lointain voyage qu'ils venaient de faire.

Dès qu'ils se furent éloignés du vaisseau :

— Mes gars, leur dit-il, sur mon honneur, je suis fier d'avoir pu venir au secours de ces malheureux Américains ; et de leur avoir fait la charité. Certes, ils auraient été perdus sans nous, quand Dieu a bien voulu que nous fussions à même de faire, à leur égare, un acte de miséricorde, en nourrissant ceux qui avaient faim ; et, certes, toutes les bonnes œuvres que nous faisons sont devant Dieu, dans le ciel, et c'est là une consolation. Maintenant donc que nous avons vendu les *scalpeens*, nous n'avons certes pas besoin d'aller à Fingal, et il ne nous reste plus qu'à nous en retourner chez nous.

— J'en suis fâché, pour ma part, dit Jim, car O'Sullivan a dit que c'était un bien joli endroit, et j'avais envie de le voir.

— Au diable, O'Sullivan ! dit Barny ; est-ce qu'il sait, lui, ce que c'est qu'un joli endroit ? Je gagerai qu'il n'est jamais allé aussi loin que nous, qu'il a coupé cours, et qu'il n'a pas fait grand tour comme nous.

— Ma foi, nous sommes allés bien plus loin qu'il ne ma dit être allé lui-même.

— Et certainement, dit Barny, il a pris la traverse, et il a eu peur de prendre le large, comme nous; mais, mes gars, buvons un goutte du bon rhum que nous avons à bord. Heureusement que nous en avons quelques bouteilles, car je n'aimerais pas toucher à ce joli petit tonneau qui est là.

Barny et ses compagnons goûtèrent le rhum; suivant eux, il était aussi bon que celui dont le capitaine du premier navire leur avait fait cadeau, ni l'un ni l'autre ne valaient le whiskey.

— Morbleu ! dit Barny, ils pourront se fatiguer la cervelle, avant de découvrir de pareil; ce rhum peut convenir à ceux qui ne connaissent rien de meilleur; mais le whiskey est au dessus de tout, suivant moi.

Pierre et Jim partagèrent entièrement à cet égard, l'opinion de Barny.

Aucune circonstance particulière ne marqua les deux jours suivants, se tint scrupuleusement à son nord-est; mais le troisième jour fut signalé par un événement d'une grande importance; un vaisseau parut à l'horizon et dans la direction où manœuvrait Barny, si bien qu'au bout de deux heures environ il fut à peu près sûr que ce vaisseau était américain; non pas que Barny fût très-versé dans ces manières, mais, comme les Américains ont beaucoup de rapports avec l'Irlande, ses yeux s'étaient assez familiarisés avec la structure de leurs vaisseaux, avec l'élégance particulière de leur grément, pour reconnaître l'origine du vaisseau qui s'approchait, et, en effet, il ne s'était pas trompé.

Barny résolut d'exécuter une manœuvre dont le succès pouvait le mettre au nombre des premiers tacticiens du monde, pour assurer sa retraite.

La gloire du général Maréau a surtout pour basé sa célèbre retraite dans la Forêt-Noire.

Xenophon a fait sa fameuse retraite des Dix Mille.

Que les deux héros, ancien et moderne, restent à l'ombre de leurs lauriers; mais que justice soit aussi rendue au fils

d'Érin, et que le héros irlandais jouisse de sa part de gloire.

Barny comprit que le navire américain se rendait en Irlande, car il se trouvait presque dans la direction du nord-est. Barny se dirigea donc vers le navire et ce héla.

Un capitaine yankee lui eut bientôt répondu.

— Je suis heureux de revoir Votre Honneur, dit Barny.

Le Yankee n'avait jamais été en Irlande et le dit à Barny.

— Oh ! dit Barny, il ne me serait pas facile d'oublier un gentleman comme vous.

— Vous êtes pas mal dans l'erreur comme ça, dit l'Américain.

— Diable ! dit Barny, avec un calme et une opiniâtreté inimitables.

— Eh bien, si vous me connaissez autant, dites-moi mon nom.

Le Yankee se flattait d'avoir rivé son clou à Barny.

— Votre nom ? dit Barny, qui gagna du temps en répétant la question : votre nom ? J'aurai peur d'offenser Votre Honneur. Il faudrait que vous fussiez bien bête pour ne pas savoir votre nom.

L'étrangeté de la réponse ferma la bouche à l'Américain, et Barny profita de la circonstance pour changer de conversation.

— Mon Dieu ! il y a quatre ou cinq jours que j'attends ici, dans l'espoir qu'il y en aurait quelqu'un de vous qui aurait besoin de moi.

— Quelqu'un de nous. Que voulez-vous dire ?

— Certainement, n'êtes-vous pas Américain ?

— Oui ; eh bien ?

— Eh bien, j'attendais quelque vaisseau d'Amérique qui eût besoin de moi. Je suppose que vous allez en Irlande !

— Oui.

— Eh bien, je suppose que vous aurez besoin d'un pilote, dit Barny.

— Oui, quand nous approcherons du rivage, mais pas auparavant.

— Oh ! je ne veux pas vous presser, dit Barny.

— De quel port êtes-vous pilote ?

— Oh ! quand à cela, tous les ports me sont à peu près égaux !
— Tous ! dit l'Américain. Il me semble, à moi, que vous ne pourriez piloter un vaisseau dans tous les ports d'Irlande.

— Non pas dans tous les ports à la fois, dit Barny en poussant un éclat de rire, auquel se joignit l'Américain.

— Eh bien ! quel ports connaissez-vous le mieux ?

— Mon Dieu ? reprit Barny, j'aurais de la peine à vous le dire ; mais, dans quelque port que vous ayez besoin d'aller, je suis votre homme. Où va Votre Honneur ?

— Je ne vous dirai cela ; mais dites-moi, vous, les ports que vous connaissez le mieux.

— Mais il y a Waterfort, Youghall, et Fingal.

— Fingal ! où est-ce ?

— Ainsi, vous ne savez pas où est Fingal ? Oh ! je vois bien que vous êtes étranger, monsieur... et il y a

Alors vous connaissez Cove !

— Cove, près de Cork ?

— Oui.
— C'est là que je suis né, et que j'ai été élevé, et j'ai piloté bien des vaisseaux dans le port de Cove.

— Mais quel motif vous a amené si loin en mer ? dit le capitaine.

— Nous étions à guetter des vaisseaux qui pourraient avoir besoin de pilotes, et il est survenu un de ces terribles coups de vent qui viennent des côtes et qui nous a jetés en pleine mer ; et voilà comme s'est fait, Votre Honneur.

— Je crois que nous avons eu notre part du coup de vent, c'est le nord-est.

— Oh ! directement ! dit Barny, et vous avez raison, c'était un vent de nord-est ; mais peu importe maintenant que nous vous avons rencontré et que je peux vous mener au port.

— Eh bien, venez à bord, dit l'Américain.

— Dans une minute, Votre Honneur ; donnez-moi le temps de dire un mot à mes camarades.

— Allez-vous donc vous faire pilote ? lui dit Jim dans la simplicité de son cœur.

— Chut ! ou je te couperai la langue, dit Barny. Fais bien attention, Pierre, tu n'entends rien à la navigation et à toutes les branches de la science, de sorte que tout ce que tu as à faire est de suivre le vaisseau, quand je serai à bord, et je vous reconduirai chez nous.

— Barny monta à bord du vaisseau américain et demanda au capitaine, comme il avait été si longtemps en mer et qu'il avait eu tant de fatigues à supporter, de lui permettre d'aller dormir dans sa cabine, car c'était lui et le sommeil qui avaient été étranger l'un à l'autre depuis, quelque temps, dit Barny " et, s'il plaît à Votre Honneur, je vous serai reconnaissant, si vous défendez qu'on me dérange jusqu'à ce qu'on ait besoin de moi, car, tant que vous ne verrez pas le terre, je ne vous serai bon à rien, et j'ai la plus grand besoin de dormir."

La demande de Barny fut accordée, et l'on ne sera pas surpris qu'après tant de fatigues d'esprit et de corps il dormit profondément pendant vingt quatre heures. Ce fut au bout de ce temps qu'on l'appela, car on voyait la terre, et, quand il fut sur le pont, le capitaine le félicita, en riant, du puissant de sommeil dont il était doué, car il n'avait jamais connu personne qui eût pu dormir ainsi vingt-quatre heures de suite.

— Oh ! monsieur, en se frottant les yeux, qui n'étaient pas encore bien ouverts, toutes les fois que je m'endors, j'y fais attention.

On fut bientôt près de la terre, et Barny eut à diriger le vaisseau, dès qu'il découvrit le premier fatal qui lui était connu ; mais à peine le promontoire de Kinsale fut-il en vue, que Barny poussa un grand cri, et fit un entrechat qui étonna les *Yankees*, et leur parut tout à fait inexplicable, quoique rien ne doive sembler plus naturel à ceux qui ont bien voulu suivre jusqu'ici les aventures de Barny.

— Ah ! te voilà, Kinsale ! s'écria-t-il ; et où y a-t-il un promontoire comme le tien ? Je ne comptais guère te revoir.

mais Dieu est bon!

C'est avec ces exclamations murmurées à voix bien basse que Barny apostrophait cette rive natale qui lui était si bien connue; mais, quand il se trouva en face du port de Kinsale, il s'empressa de hâler le bateau-pêcheur qui était un peu à l'arrière, et il donna l'ordre à Jim et à Pierre d'entrer dans le port et de prévenir immédiatement *Molly* (1) qu'il était arrivé et qu'il serait bientôt auprès d'elle, après avoir piloté le vaisseau. « Mais ne dites rien à Pierre Kelly de la grosse ferme ni à aucun homme ni à aucun mortel, du voyage que nous avons fait, jusqu'à ce que je vienne moi-même, et que je leur explique tout parce que, Jim et Pierre, aucun de vous ne peut me remplacer à cet égard, et qu'aucun de vous ne connaît assez les diverses branches de la sciences pour discourir sur la navigation. »

Le bateau entra dans le port de Kinsale, et Barny conduisit le vaisseau dans le port voisin de Cové. C'était le premier vaisseau qu'il eût jamais piloté, et sa bonne fortune ne l'abandonna pas en cette occasion; il ne lui arriva aucun accident, et ce qu'il y eut d'extraordinaire, le persuada aux Américains qu'il était le plus habile pilote de cette plage.

Ainsi Barny empocha son salaire de pilote, jura que le Yankee était un *gentleman*, ce dont le républicain ne le remercia point, lui dit adieu et s'empressa de se rendre chez lui avec l'argent qu'il avait touché, celui, disait-il qu'il avait gagné le plus facilement dans sa vie. Ainsi Barny s'était fait payer pour piloter le vaisseau qui l'avait ramené chez lui.

Tous les pêcheurs du monde doivent saluer un pareil exploit, et il n'y a qu'un Irlandais qui ait pu le mener à bonne fin.

Et maintenant, chers lecteurs, auriez-vous jamais cru que Barny reviendrait à Kinsale? Que de suppositions n'a-t-on pas pu faire à ce sujet!

Il y aurait de quoi offrir la matière d'un autre voyage. Mais Barny ne s'est

pas arrêté là, je puis vous l'assurer; et peut-être courra-t-il encore les grandes aventures, si son héroïque intrépidité ne reste pas inapprécié pas un monde ingrat, comme celle de son illustre prédécesseur Christophe Colomb.

Des curieux, je ne veut point parler des dames, peuvent désirer savoir ce que sont devenus les personnages qui ont figuré dans cette histoire; qu'il me soit permis de leur apprendre que *Molly*, qui fut comblée de joie par le retour de Barny, continua à se montrer la plus fidèle des femmes.

Quand à Pierre Kelly, il fut si content de la part qui lui revint sur la vente du sucre et du rhum, qu'il fréta un gros brick avec des *scalpiens* ou maqueaux salés pour l'Amérique; et qu'il s'y embarqua comme subercargue.

Tous ce qu'il y gagna fut la fièvre jaune.

Barny sut mettre son gain mieux à profits: il ouvrit un cabaret qui eût plus de chalants que tous les autres à dix lieues à la ronde. *Molly* tint parfaitement sa place au comptoir, et Barny déploya, devant la *pratique*, toutes les ressources d'une éloquence inépuisable; enfin, toujours épris du merveilleux, il revalisa avec les plus grands romanciers, et il réussit, pendant bien des années, à attirer dans son auberge même les *gentlemen* des environs, qui étaient amis de la gaieté, par le prestige de son incomparable bagou et d'une de ces imagination qui ne le cèdent à personne qui vive.

Quand au cousin O'Sullivan, jusque-là triomphant, dès que cette grande aventure du voyage au Bengale, généralement attribué à notre héros, eut à jamais illustré Barny O'Reidon, il fut forcé de quitter le pays, et l'on n'entendit plus parler de lui, tandis que le héros du bateau-pêcheur devint un plus grand homme que jamais, et ne reçut plus d'autre titre que celui de *commandore* (1).

F. DE GRANET.

(Fin.)

(1) Abréviation pour Marie (femme de Barny).

(1) Capitaine de vaisseau commandant une division.

VARIETES.

LE CAPUCIN DE MENDON.

Le capucin était un frère quêteur qui revenait dans son couvent avec ce qu'il avait de poisson pris. Un voleur l'arrête et lui demande le pistolet sur la gorge, la bourse ou la vie. Le moine fait ses représentations, lui déclare que c'est tirer de la poudre aux moineaux, qu'un homme de sa robe n'a pas grand'chose à donner ; l'autre insiste, lui fait vider ses poches, ses goussets, sa tirelire, forme, une capture de trente-six livres, et s'en va. Le moine le rappelle et lui dit :

— Monsieur, vous me paraissez mettre bien de l'humanité dans votre procédé ; rendez-moi un service. Je vais rentrer dans mon couvent ; j'aurais besoin de justifier que j'ai été volé, ou je cours risque d'essuyer un châtiement.

— Père, que faut-il faire ?

— Tirez-moi votre pistolet dans quelque endroit de ma robe, que je puisse prouver avoir fait quelques défenses.

— Volontiers ; étendez votre manteau.

Le voleur tire. Le capucin regarde :

— Mais, il n'y paraît, presque pas, dit-il.

— C'est que mon pistolet n'était chargé qu'à poudre...

— Mais, n'avez-vous point d'autre arme sur vous ?

— Non.

A ces mots, le capucin lui saute au collet.

— Coquin ! nous sommes donc à armes égales.

Ce moine était grand, gros et vigoureux ; il terrasse le voleur, le roue de coups, le laisse pour mort sur la place, reprend ses trente-six livres et revient triomphant à son couvent.

— Combien tes verres ? lui demande un passant.

— Six sous.

— Mais, à ce prix-là, tu dois gagner de l'argent ?

— Putt ! ça serait un bon métier, mais il y a trop de mortes-saisons.

Une dame très-laide, passait sur le boulevard ; un titi s'écria en la regardant :

— En voilà un monle à singes !

Un monsieur, auquel un gamin vient d'écraser le pied en passant :

— Polisson !... tu ne peux donc pas faire attention où tu marches ?

Le gamin se retournant :

— Comment, voulez-vous que j'asse, moi puisque votre pied tient tout le trottoir ?

Un monsieur venait de jeter une missive dans une boîte aux lettres et restait en contemplation sur le trottoir.

— Eh bien ! lui dit un gamin, est-ce que vous attendez la réponse ?

On venait de juger une vieille canaille, banqueroutier frauduleux usurier retors, etc., il était condamné à six années de réclusion.

— Condamné, lui dit le président, vous avez cinq jours pour vous pourvoir en cassation.

— Monsieur le président, je demande à passer ces cinq jours dans ma famille !

— Accusé, vous êtes convaincu du crime d'escalade et d'effraction. Qu'a-

Un jour d'éclipse de soleil, un gamin vendait des verres noircis.

— Accusé, vous êtes convaincu du crime d'escalade et d'effraction. Qu'a-

vez-vous à répondre.
— Oh ! pas grand chose, monsieur le président. Ayez la bonté de m'arranger un petit jugement comme si c'était pour vous.

Un Suisse avait un fusil en si mauvais état que, dans un exercice, ce ne fut qu'à la septième charge que le feu prit. La violence du coup fut telle, qu'elle le renversa d'un côté et son arme de l'autre. Le sergent va pour ramasser le fusil :

— Ah ! sergent, n'y touchez pas, dit le Suisse, il a encore six coups à tirer.

A la bataille de Spire, on avait défendu à un régiment de faire quartier. Un officier allemand, demandant la vie à un des nôtres, celui-ci lui répondit :

— Monsieur, demandez moi toute autre chose ; quand à la vie, il n'y a pas moyen.

Deux militaires, passant devant le ministère de la guerre, s'arrêtèrent spontanément, comme saisis de respect.

— Les ministres, demanda tout à coup l'un d'eux, ont-ils la croix ?

— Pour sûr et certain qu'ils ont la croix, répondit l'autre, puisqu'eux qui la donnent.

— Et la croix leur z-y-est-elle payée ?

— Pour sûr et certain, non, imbécile. Si elle leur z-y était payée, puisque c'est eux qui la donnent, ils s'en couvriraient le corps.

A l'époque où les écus de six livres furent démonétisés, ces pièces ne valaient plus que 5 fr. 80 c., et il fallait ajouter un appoint de quatre sous à chaque

écu pour lui donner sa valeur nominale.

Deux paysans, marchant à travers champs, virent briller à terre un écu de six livres. L'un d'eux voulut le ramasser :

— Laisse donc, fit l'autre, est-ce que tu as envie d'y mettre encore quatre sous ?

— C'est juste répondit le premier, et ils passèrent.

Deux paysans sont en arrêt devant la vitrine d'un chapelier. Ils contemplant avec extase une invention nouvellement brevetée ; un chapeau au font duquel est placée une petite glace :

PREMIER PAYSAN. — Pourquoi donc qu'on a mis ce miroir au font de ce chapeau ?

DEUXIÈME PAYSAN. — Et-tu bête ! C'est pour que celui qui achète le chapeau voie comment il lui va par-bien !

Au plus chaud d'une discussion, entre deux israélites :

— Ah ça ! n'allez pas me manger, dit l'un.

— Allons donc, riposta l'autre, vous savez bien que notre religion me le défend.

Une dame demandait le moyen de conserver un tonneau d'excellente bière, et d'empêcher que ses gens n'y touchassent. Quelqu'un lui répondit :

— Vous n'avez qu'à faire mettre à côté une pièce de vin de Bourgogne.

Adolphe Dumas rencontrant un jour Alexandre Dumas lui dit :

— Monsieur, nous sommes deux Dumas, comme il y a deux Corneille.

— Bonjour, Thomas dit Alexandre.

Un soldat ayant laissé tomber sa montre dans les lieux d'aisance se lamentait.

— Il y a moyen de la retrouver dit un camarade ? va trouver le colonel ; il a le bras long.

Un sergent disait à des conscrits : — L'immobilité est le plus beau mouvement de l'exercice.

LE FEUILLETON

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement : un an \$1 un numéro 10 centimes.

Les personnes qui, desirant souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement franco. A M. J. B. BOURDEAU, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements : —

- MONTREAL
- Z. Chapeleau, Libraire, Rue Notre Dame.
- J. B. Rolland et fils, Libraires, Rue St. Vincent.
- Beauchemin et Valois, Libraires, Rue St. Paul.
- Charles Payette, Libraire, Rue St. Paul.
- F. Pigeon, Libraire, Carré Chaboillez.
- W. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent.

- QUÉBEC.
- T. E. Roy, 8, Rue St. Joachim, Haute-Ville.
- Garant et Trudel, Libraire, 12, Rue de la Fabrique, Haute-Ville.
- Léger-Brousseau, Libraire, 7, Rue Buade, Haute-Ville.

- J. N. Du, Liquettebraire, 28, Rue Buade, Haute-Ville.
- Hardy, et Marcotte, Libraires, 4, Rue Notre-Dame, Basse-Ville.
- J. A. Langlais, Libraire, Rue St. Joseph, faubourg St. Roch.

OTTAWA

- J. Cazzault, Bibliothèque du Parlement.
- St. HYACINTHE
- M. Kéroack, Libraire.
- POINTE-LEVIS.
- León Roy, N. P.
- JOLETTE.
- L. A. Dérome.
- TROIS-RIVIÈRES.
- Chs. Royer.

LAPRAIRIE.

- Adolphe Beauvais, N. P.
- BEAUHARNOIS.
- A. de Martigny.
- L'ASSOMPTION.
- Dr. S. Viger.
- YAMACHICHEA.
- Dr. E. Lacerte.
- TERRBONNE.
- Ers. de Sales Prévost.

- ST. ISIDORE.
- C. Therrien.
- ST. JÉROME.
- J. B. Lefebvre-Villemuro.
- ST. ATHANASE.
- Damase Carreau.
- ST. JEAN D'IBERVILLE.
- H. E. Forbes.
- SOREL.
- M. Mathieu, N. P.
- BERTHIER, (EN HAUT).
- N. Doucet, N. P.
- SHERBROOKE.
- G. E. Rioux, Avocat.

- STE. ANNE DE LA POCATIÈRE.
- Firmin H. Proulx.
- J. B. SOURDEAU, IMPRIMEUR-GÉRANT.

